

De ce qui fait enseignement
ou
D'un ratage produire une réussite.

Ce séminaire est-il en train de devenir un enseignement ?

Ce serait très prétentieux. Mais pourquoi pas ? Puisque, dans le domaine qui nous préoccupe ici, celui de la psychanalyse, on ne sait jamais ce qui fait enseignement, et surtout pour qui ? Ça ne se décide pas à l'avance.

En tout cas, si ce séminaire, public, est peut-être en train de devenir un enseignement, c'est aujourd'hui un séminaire-enseignement de l'*Ecole psychanalytique de la Salpêtrière*. Dire que c'est un séminaire de l'EpSa, est-ce que ça veut dire que ça lui appartient, à l'EpSa ? Je ne le crois pas. Ça se fait dans son cadre, c'est déjà pas mal. Ça lui donne pignon sur rue, à cette école. Mais ce séminaire reste le mien. Le mien, en tant que membre de cette école, l'EpSa.

Quiconque vient ici, prend le risque, on peut toujours rêver - « Dormir,...dormir..., rêver, peut-être ? » (*Hamlet*, Shakespeare), prend le risque, d'y rencontrer un enseignement. Un supposé enseignement. Et un enseignement pour lui, bien sûr, pas nécessairement pour son voisin ou sa voisine de chaise. En tout cas, pas obligatoirement dans le même temps pour l'un et pour l'autre. La temporalité est toujours subjective.

Parce qu'ici, il ne s'agit que très peu de « connaissance », à écrire au singulier ou, comme maintenant l'Université nous le bassine à tour de bras, des « connaissances » au pluriel. La « connaissance », ça se passe sinon, au moins à deux, mais aussi comme l'école nous le démontre chaque jour, à plusieurs. « Connaître », c'est bien sûr « co(n)-naître », naître ensemble, à quoi ? Eh bien, naître ensemble aux savoirs, au pluriel.

Alors qu'ici, dans ce champ de la psychanalyse, il ne s'agit qu'assez peu de connaissance(s), mais plutôt de savoir, au singulier, et spécialement d'un savoir du sujet, et pour le sujet. Et l'on ne sait jamais quand le sujet va s'y trouver confronté à ce savoir qui le concerne, et, je dirai, à ce savoir qui l'attend, lui, le sujet. Et voilà ce qui différencie savoir et connaissance en notre champ. Les connaissances, on les produit, on les enseigne, ensemble. Elles évoluent, les unes remplacent les autres, on les « met à jour », comme l'on dit, la/les connaissance(s) sont toujours, en quelque sorte à venir. Les connaissances, c'est l'avenir de l'homme de la modernité. On voit où ça le mène, d'ailleurs, cet homme de la modernité. N'est-ce pas ?

Le savoir, c'est ici autre chose. Il est là. Et peut-être déjà là, depuis toujours. En tout cas, ils vous antécède. Il y a ainsi des gisements de savoir, là, sous vos fesses, qui vous attendent. Ils sont patients, de vous attendre ainsi. Ne les laissez pas attendre indéfiniment comme cela. Faites votre psychanalyse. Puisque ces gisements de savoir, ils ne sont pas de la connaissance, car la connaissance, c'est la connaissance universitaire du discours scientifique à

visée universelle, ce savoir est non pas, ou pas seulement du particulier, mais du singulier. Ce savoir, ces bouts de savoir, ils vous regardent. Ils vous regardent, ils vous parlent. Ils vous nourrissent aussi, ils vous font produire encore. Parfois, ironie du sort, ils vous font produire... de nouvelles connaissances ! C'est là le comble !

Mais, à ce « quiconque », revenons-y ici. « Here comes somebody », ici vient quiconque. Ce n'est plus du Shakespeare, mais plutôt du James Joyce. Lequel s'y connaissait, sans le savoir, dans le savoir, celui qui, justement, gît dans le Réel. Lacan s'en est trouvé, comme vous le savez, enseigné. Et, enseigné sur la psychose. Par le « sinthome » de ce saint-homme de Joyce. Le sinthome où, comme vous pouvez l'entendre, plus rien ne tombe. Lisez *Gens de Dublin*, lisez *Portrait de l'artiste en jeune homme*, lisez *Finnegans Wake*, lisez *Ulysse*. Plus rien ne tombe du « ptôma » grec, de la chute, à laquelle l'avait voué l'écriture moderne du sinthome en « sym-ptôme », d'où son sens en chute libre. Ça ne « ptôme » plus, au contraire, ça se noue, ça se noue comme ça peut, ça se raboute, pour que le nœud borroméen tienne, tienne comme il peut, que les trois consistances R, S, I, cessent de glisser les unes sur les autres jusqu'à la décompensation de la folie, la psychose sous-jacente en l'occurrence, dudit Joyce.

Par son art, comme sinthome, l'artiste, certains artistes - pas tous bien sûr - écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, mais aussi savants, mathématiciens, physiciens, etc... peuvent, à condition que leur œuvre passe - c'est ici aussi une passe -, à condition que leur œuvre passe au public, refaire nouaison d'un nœud borroméen, défailant, non noué, ou noué de travers, alors fragile, susceptible de délitement. Cliniquement parlant le sujet est exposé au risque, à chaque instant, à chaque événement, de décompensation psychotique.

Faut-il, pour cela que le psychanalyste se fasse le « dépotoir », comme dit Lacan, dans l'argument que je vous ai adressé, se fasse la dépotoir de son analysant ? Lacan, lui, avec Joyce sur lequel Philippe Sollers lui avait, à lui Lacan, attiré l'attention, s'en est fait le dépôt de ce savoir. Le dépôt, ce n'est pas tout à fait le dépotoir. Le dépôt, cela provient du latin juridique *depositum*. Est-ce que Lacan s'en est fait, je dirai, le « dépositaire » ? Dépositaire, c'est aussi issu en droite ligne du latin juridique. Ça marche avec la déposition : *depositarius*, *depositio*. Déposer, en fait, c'est ôter ce qui est posé.

Est-ce que l'analysant, dépose chez l'analyste ? Oui, oui, c'est assez juste. Il ôte ce qui est, très souvent, un peu trop bien posé. Et qui a été un peu trop bien posé par quelqu'un d'autre que le sujet. Le sujet l'a juste repris, entériné, ce « posement », ou « pose-ment » (en deux mots), pose mensongère, car il y a du mensonge là-dedans. Le sujet prend aussi la pose, ou des poses (en deux mots ici aussi). C'est un poseur. Au féminin, il devient une poseuse. Il est alors en mauvaise posture. Allons-y donc avec lui, ...mais, ... posément.

D'expérience, longue, ce que le sujet, en analyse, dépose, déverse, ce n'est pas toujours très ragoûtant. D'où sans doute le dépôt, chez Lacan, qui se transforme en « dépotoir » ; la psychanalyse devenant alors cette sorte d'usine de traitement des matières provenant de vidanges. Le cabinet (qui porte bien au fond, ici, son nom) devenant, lui, cet endroit où l'on entasse les détritiques, les ordures. En tout cas, le cabinet de l'analyste ne saurait être autre chose qu'un lieu en « dés-ordre ». Un lieu du *dés-ordre*.

L'ordre, ici, en prend un sale coup ! Il se *dé-construit* (hommage à Jacques Derrida ?). L'ordre familial, l'ordre conjugal, l'ordre des médecins, l'ordre aussi dit des « sages femmes », comme si cela existait ! Tous les ordres, en somme, et il ne s'agit plus d'y entrer, ou rentrer, dans les ordres, mais bien, oui, oui, d'en sortir. Et définitivement si possible. Si la psychanalyse est une école, c'est une école de la liberté. Du sujet, mais pas seulement... Une école du « dés-ordre ». Enfin ! Pas besoin d'être révolutionnaire pour cela. Même pas du tout, car une révolution vous savez ce que c'est, c'est faire un, petit ou grand, tour et revenir au point de départ. Parfois en pire, là encore en un ou deux mots. Une révolution, ça a une structure circulaire. Entre deux révolutions,...l'Empire. C'est-à-dire, ça ou pire. Ou ça,...en pire, en deux ou un seul mot, du verbe empirer.

On est donc loin, très loin, quand on est dans la psychanalyse, de la psychothérapie. Quand on est dans la psychothérapie, - c'est très simple pour vous y repérer -, on est toujours - je dis bien toujours, cela ne souffre d'aucune exception -, on est toujours dans l'**ordre**, c'est-à-dire, bien sûr, puisque ça se fissure et se dégingue toujours, l'ordre, dans le retour à l'ordre : familial, conjugal, moral, l'ordre des médecins, psychiatrique ou comportemental, mais aussi des soi-disant « femmes sages ». C'est un retour adaptatif à l'ordre culturel du moment. Du moment commercial, business oblige, comme on disait jadis « noblesse oblige » (a-t-on gagné beaucoup au change ?). Puisque leur origine, à toutes les psychothérapies, quelles qu'elles soient, ce sont les techniques issues des pratiques religieuses du *religere*, du re-lie, du refaire du lien social, conforme à l'ordre culturel du moment. Une psychothérapie, souvenez-vous en, c'est toujours une restauration. Une restauration du cœur. Ayez donc plutôt bon appétit, si, de cette nourriture-là, le cœur vous en dit.

Aujourd'hui, toute psychothérapie, - qui n'est en somme, réfléchissez- y bien, qu'un protocole de rééducation des conduites afin de les contraindre à se plier à servir les normes sociétales dominantes du moment -, peut se résumer à se décrire comme une réadaptation du sujet à l'ordre narcissique de son petit moi autonome tout-puissant.

C'est de cela qu'il s'agit, ce petit moi autonome narcissique qui se croit libre de faire ce qu'il *veut* bien, parce qu'il le *vaut* bien. Alors qu'en fait il se laisse formater, initialiser comme n'importe quel ordinateur à répondre favorablement et aveuglément à la marchandisation de tout ce qui échappait jusque-là au grand commerce généralisé de la globalisation et de la circulation *merchandising* des objets, dont il est partie prenante, sans même s'en apercevoir. Puisque la haine de la pensée la mené jusque-là. Il récolte ainsi ce qu'il a semé.

Fausse liberté de son petit moi cultivé dans les serres chaudes des officines des cinq cents techniques repérées des psychothérapies, mais vraie aliénation, par contre, à son narcissisme qu'il prend pour sa liberté recouvrée de bon consommateur (con-som-mateur) moutonnier, lequel bêle contre la psychanalyse pendant qu'il se fait tondre par tout le petit monde du « si tu te vends, j'achète » !

De là peut prendre effet, et parfois racine, un enseignement.

Mais qu'est-ce qu'un enseignement ? Dans notre domaine, ici, il faut bien le dire, on n'en sait rien. Toujours rien. Lacan, encore lui, savait qu'il avait été enseigné. Qu'il avait été un « enseigné ». Ca, oui, cela peut se cerner.

Je sais, moi qui vous parle, que j'ai été enseigné. Que j'ai été un « enseigné ». Et que je le suis encore, chaque jour, à chaque séance, d'un certain nombre de mes analysants.

Je l'ai été par les maîtres de la médecine française parisienne de mon époque, d'abord. Puis par des génies des sciences dites humaines, ensuite. Claude Lévy-Strauss, Roland Barthes, Michel Foucault, pour ne citer qu'eux. Puis vint la rencontre avec Lacan, via mon premier psychanalyste, Octave Mannoni, dont l'œuvre, à l'origine à cheval sur l'ethnographie et la psychanalyse me permit le passage. C'est donc Mannoni qui fit *passer* pour moi, à ce moment-là, entre l'Université et la Recherche, d'où je provenais, et l'univers de la psychanalyse : le Lacan des années 1970. J'arrivais déjà un peu tard ! Mais n'arrive-t-on pas toujours un peu tard ? Croit-on..., la névrose aidant...

Cependant, enseigné, je l'ai été par Lacan. Par exemple, à son Séminaire, fondamentalement. Mais, pas seulement. Je l'ai été, autre exemple, lorsque je lui écrivais, un jour, et... Et quoi ? Et bien, je lui écrivais et... il ne m'a pas répondu ! Je ne vous dirai pas, à ce moment-là ce que je lui écrivais, cela ne vous regarde pas, c'était au cours de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-1977). Eh bien, ce qui vous regarde, par contre, c'est ce que je peux vous dire en témoignage. Qu'il ne m'ait pas répondu, écrit, c'était ce qu'il fallait, à ce moment précis, ...me répondre. Cette non-réponse, écrite en tout cas, car il y avait la suite des séances du séminaire où, justement, cela m'amenait à poursuivre, à y aller, m'y rendre, pour y trouver la réponse, « ma » réponse à mon courrier auquel il ne semblait pas décidé à me répondre, en tout cas sous cette forme d'écriture. C'était, bien sûr cela, « ma » réponse, aller à ce séminaire apparemment incompréhensible, sur le moment, qui fit cependant pour moi, enseignement, donc « réponse ». Cette non-réponse de Lacan, fut une réponse lacanienne, qui fit enseignement pour moi.

Je remercie, devant vous, encore aujourd'hui, Jacques Lacan, de ne pas m'avoir répondu, ce jour-là, sous la forme que j'attendais, que je fantasmais comme un amoureux transis, névrotique à souhait, à souhait que cela continue, « pourvu que ça dure » (disait la mère de Napoléon, sur la fin de l'Empire), pourvu que Lacan m'aime encore, après ce que je viens de lui écrire, de lui adresser... Que je pensais alors être *extra-ordinaire*...

J'avais même été jusqu'à l'aborder, rue Cujas, le long de mon cher lycée Louis-le-Grand, au sein duquel je fus, stricto sensu, un élève, justement, « extra-ordinaire », je ne vous en dirai pas plus..., mais « extra-ordinaire » est bien le mot qui convient, car ici l'ordinaire (il y a « ordre », dans « ordinaire ») avait fait, pour moi, des « extra »... Donc, je le rencontre, après son séminaire, rue Cujas, séminaire auquel je venais, pendant deux heures d'assister, juste avant qu'il ne monte dans la voiture de sa fille Judith qui le raccompagnait à son cabinet, je suppose, sur les coups de 2 heures de l'après-midi, comme d'habitude. Je lui fais face, lui barre un peu le passage, afin de rendre la rencontre quasi- inévitable, et lui dit : « Monsieur, vous ne me répondez pas à mon courrier !?.. ». Là, Lacan, lève sur moi ce regard scrutateur indéfinissable, mélange d'étonnement bienveillant, d'ironie glaçante, et de foudroiement sans appel, puis se détourne sans répondre, encadré par sa cheftaine de fille qui l'engouffre, sans retour possible, dans la petite automobile garée juste là, à quelques pas...

C'est cela, jusqu'au paradoxe, qui fait en notre champ, enseignement. A la séance suivante du séminaire *L'insu..*, le savoir, précisément, le savoir de l'insu de ma réponse me sauta aux yeux, c'est-à-dire aux oreilles. J'étais alors devenu, ce jour-là, un enseigné de Lacan. Ou plutôt un *astudé* de Lacan, car il préférerait ce terme pour ce qu'il résonne plutôt du côté de l'astreindre, voire de la stupidification, lorsque ça grippe, dit-il, dans la machine. Il faut peut-être parfois se laisser « astuder » jusqu'à une apparente stupidification de vous-même, pour que quelque réponse, enfin, votre vous saute au nez...

Donc, un enseigné, cela se repère. Lacan lui-même se repérait comme un enseigné. Comme un enseignant, cela est bien plus difficile à aborder. J'ai été moi-même, un temps de mon histoire, un enseignant dans le Supérieur, à l'Université. Eh bien, je peux vous dire que cela ne me dit en rien qu'est-ce que c'est qu'être un enseignant dans notre domaine de la psychanalyse. Car l'enseignement, on croit toujours, comme allant de soi, que ledit enseignement ce serait quelque chose qui aurait en charge de véhiculer et transmettre le savoir. Lacan fera, lui, remarquer que rien ne dit à l'avance que l'enseignement ne soit pas là pour barrer le savoir, par exemple. Et qu'en fait, ce n'est pas joué à l'avance, cette histoire de savoir, d'un savoir qui, on l'aura noté, est déjà là, foisonnant, avant que quoi que ce soit ne s'instaure, ne s'institue qui puisse prendre le nom d'enseignement.

Par contre, ce que Lacan pointe, cela va ici nous intéresser, c'est le rapport enseignant/enseigné, qui est, comme vous pouvez le remarquer construit sur le modèle du rapport qui existe entre le participe présent et le participe passé.

Le participe présent indique, comme vous le savez depuis l'école primaire, indique celui, ce qui fait l'action. L'amant-l'aimant/l'aimé, l'enseignant/l'enseigné, l'analysant/l'analysé, dans ces trois figures, vous le sentez, il est plus aisé, plus à notre portée d'en cerner le participe passé, que le participe présent. Ce qu'est un/une aimé(e), un enseigné, un analysé, à peu de choses près, on voit de quoi il s'agit, on en a rencontré, on l'a été, peut-être, soi-même, peu ou prou. Mais un amant/une amante, qu'est-ce que c'est au fond ? Un fou ? Une folle ? On est fou d'amour ! Mais un enseignant - hormis l'outrecuidance de l'Université de nous y faire accroire en nous délivrant le titre à s'y exercer -, un enseignant, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ce devrait être ?

Enfin, un analysant, il fait le boulot, certes, c'est même pour cela que c'est Lacan qui a introduit ce participe présent pour désigner que c'est lui qui bosse, mais au fond, qu'est-ce qu'il fait ? Comment il s'y prend ? Et comment même il sait - je dis bien « il sait » -, qu'il doit s'y prendre ainsi ? Ce qui fait l'action, ou si vous voulez, celui qui fait l'action, qui acte, ce n'est pas pour autant que l'on sait ce qu'il est ou doit ou devrait être. Tel est l'amant, l'enseignant ou l'analysant. Logés, sont-ils donc, à la même... enseigne !

Lacan, à cet endroit, fait remarquer, curieusement, qu'il s'agit toujours, dans ce cas, de l'emploi de verbes intransitifs, c'est-à-dire de verbes qui n'admettent pas de complément d'objet. Aimer, enseigner, psychanalyser, point barre. On ne dit pas quoi ! Verbes intransitifs. A quoi il faudrait ajouter que le rapport, la relation, entre le participe présent et le participe passé n'est pas aussi assurée que cela. Y en-a-t-il une même ? Rien est moins sûre. Lorsqu'il y en

a une, cela semble fausser toute l'affaire. Quand l'aimé se met à avoir une relation, un rapport ou des rapports avec l'amant, et réciproquement...catastrophe ! L'amour courtois, ou l'amour platonique, c'était moins remuant, moins décevant, moins violent, à écrire avec un petit « a » (hommage plus à Lacan, ici, qu'à Derrida). Lorsque l'enseigné fait de même avec l'enseignant, ou l'enseignant avec l'enseigné,...ça jase dans le landernau scolaire ou universitaire, et ça lui fout par terre ses chères études au petit, à la petite. Lorsque l'analysé (c'est-à-dire l'analysé à fond devenu l'analyste) se met à établir un rapport avec l'analysant, c'est réputé faire verser l'analyse dans le cul de basse fosse, accoté à la route analytique.

Donc qu'en conclure ? Que l'amant/l'aimé, l'enseignant/l'enseigné, l'analysant/l'analysé ont des chemins respectifs, parallèles, à parcourir, à accomplir, des chemins qui feraient mieux de ne jamais se rencontrer, ou plutôt de ne jamais se croiser, en tout cas de ne jamais se rejoindre, sauf, comme les parallèles dans un espace exclusivement euclidien, à l'infini...

Pour l'analysant et l'analysé, c'est très net, à l'expérience ; laissons-les faire leur chemin, ne les mélangeons pas, ne les croisons pas, ne les faisons pas copuler, car ils doivent arriver, chacun à bon port. A bon port ? Oui, et pas le même pour chacun, bien que Lacan ait hésité quelque temps au début.

Le bon port, pour l'analysant, en fin de parcours, c'est la **destitution subjective**, que Lacan avait attribuée, d'abord, dans un premier temps de son repérage, au psychanalyste, c'est-à-dire à l'analysé, au mieux analysé des deux.

Le bon port, pour ce supposé bien analysé que l'on a coutume d'appeler l'analyste, le bon port donc, le sien propre, au moment où son psychanalysant devenu son psychanalysé le quitte, c'est le **désêtre**.

A chacun donc, son lot.

Mais c'est de son opération à lui, le psychanalysant, de son opération de désubjectivation, qui le propulse à devenir l'analysé, c'est de son opération que va se produire ce qui est littéralement infligé - infligé, c'est le terme de Lacan -, infligé à son psychanalyste, lequel reçoit de plein fouet l'effet de ce qui s'opère en son analysant. Au psychanalyste, cette opération, lui inflige du désêtre. Et là, paradoxalement, il existe une relation. L'opération qui s'effectue chez l'analysant - la destitution subjective - se présente comme le lieu de départ, la base de lancement, de ce qui est infligé au psychanalyste. Parce qu'il se produit l'une, il s'en déduit et récolte l'autre.

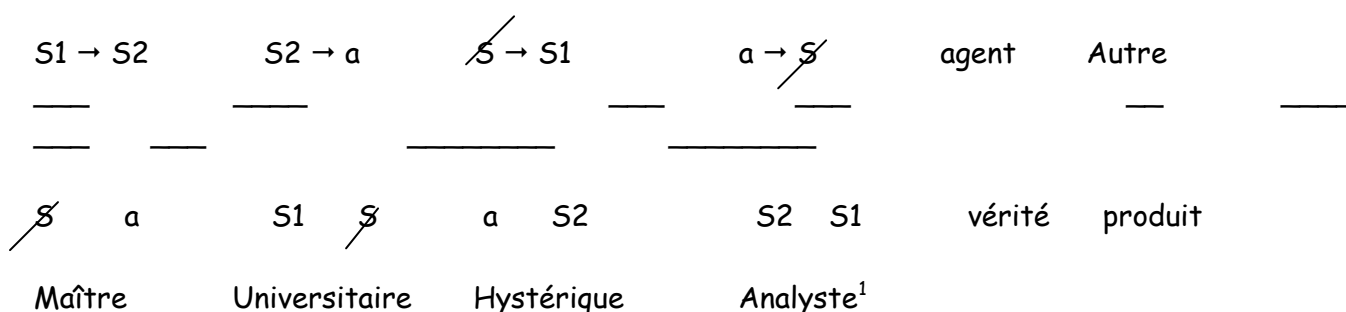
Nous sommes en train d'atteindre là le pourquoi, contrairement à la psychothérapie qui réussit, la psychanalyse rate. La psychanalyse réussirait, si, comme la psychothérapie, je dirai, simplement, elle faisait se rejoindre le psychanalysant et le psychanalyste dans une copulation, ne serait-ce qu'intellectuelle, ou psychique, qui puisse être dite, en relation, en rapport ou en harmonie, ou en concordance, ou en paix, ou du même, ou comme avant, c'est-à-dire du *restitutio ad integrum*, d'une restauration telle que l'a toujours pensée la médecine en son action bienfaitrice sur les corps et sur les âmes... etc...

Non, la psychanalyse, ce n'est pas ça. Pas de lendemains qui chantent, avec elle, en attendre. Elle les laisse espérer aux fascismes de tous poils, elle les laisse au Nazisme avec lequel les psychothérapies n'ont fait à l'époque que bon ménage. Elles se sont même mis en ménage avec lui, sans y trouver à redire, non pas parce que les psychothérapies sont pour le fascisme. Même pas, si je puis dire.

Mais plus grave encore, parce que, à l'instar de beaucoup de sujets rencontrés aujourd'hui, dans la société néolibérale qui nous arrive et submerge à grands pas, parce qu'on le veut bien, parce qu'on le vaut bien, parce qu'elles (les psychothérapies) et eux (lesdits sujets) ne voient pas où est la question que vous leur posez. Ils ne voient pas quelle question pourrait se poser dans la collaboration sincèrement entreprise pour le bonheur et la libération explosive et sans vergogne d'un petit moi autonome, narcissique et tout puissant, qu'ils permettent au sujet de recouvrer... Non, vraiment, ils ne voient pas l'improbable question !

Et la raison pour laquelle ils ne peuvent pas voir la question, je vais maintenant vous la livrer, elle réside dans le fait qu'ils n'ont pas la même approche que Lacan, en ce qui concerne le lieu à partir duquel, il peut y avoir de l'enseignant.

A partir de son séminaire *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970) dans lequel, avec les quatre places que dessinent deux fractions, qu'il fait occuper par quatre petites lettres de son algèbre, S1, S2, S barré, petit a, Lacan construit sa théorie des discours. Elle répond, à l'époque à celle que théorise dans son coin Foucault. Quatre lettres, occupant quatre places, dans une sorte de petite machine tournante, à deux fractions, voici la théorie lacanienne des quatre discours : 1) du maître ; 2) de l'universitaire ; 3) de l'hystérique ; 4) de l'analyste.



Où Lacan met la possibilité qu'il y ait de l'enseignant ? Où les psychothérapies la mettent ?

Les psychothérapies, ce n'est pas une invention dans l'histoire de notre civilisation, mettent cette possibilité, dans l'entière confusion, avec la position du discours du maître, dans la pratique et l'enseignement de la pratique, avec la position de l'universitaire dans l'enseignement théorique. La dernière position étant une concession toute récente, dont témoigne, par exemple, l'acceptation des psychothérapeutes d'injecter un peu d'université dans leur chaudron, une pincée, pour être garantis par l'Etat, dans sa bienveillante bonté, au niveau de la nouvelle loi sur la protection - l'Etat protecteur, comme l'on le dit pour une prostituée -,

1- S barré, c'est le sujet divisé ; S1, le signifiant maître ; S2, le savoir ; et a, l'objet cause du désir

sur la protection du titre et de l'exercice des psychothérapies, dans la loi de Santé publique du 9 août 2004.

Lacan, pour la psychanalyse et le psychanalyste, pose, à *contrario*, le seul point où justement quelque chose d'à proprement parler *enseignant* se trouve en position maîtresse, au niveau du discours de l'Hystérique. N'est-ce pas l'hystérique qui a été l'enseignante de Freud et, en quelque sorte, la co-inventrice de la psychanalyse ?

C'est donc le S barré qui, en position maîtresse d'agent, est l'agent, du même coup, purement enseignant, dans le sujet qui enseigne. Ca se fait à son insu, ou presque, ça se fait s'il se laisse, je dirai, enseigner par son inconscient, ça se fait donc en parlant - et non pas en préparant un « cours », toujours un peu court, d'un savoir déjà mort - le savoir du discours universitaire -, pour enseignant galonné. Cela se fait en laissant cette parole libre enseigner en position de sujet barré, S barré, ce qui, ce sujet, le divise, et le divise entre savoir et vérité.

Et seule la psychanalyse est cette discipline qui a eu ce culot de confronter le savoir qui s'écrit, dans une limite toujours repoussée, à la vérité qui parle jusqu'à plus soif. La science ne se souciant, elle, aucunement de la vérité. Seul le savoir (produit) lui importe. La religion ne se souciant, elle, aucunement du savoir. Seule la vérité (révélée) lui sied. Pas la psychanalyse, qui se différencie des deux en son champ comme en son acte propres. Les psychothérapies ont toujours choisi, soit l'une, soit l'autre. Elles ne peuvent ainsi, en aucun cas, soutenir le dialogue avec les deux, comme la psychanalyse ne cesse d'y concourir, tout en s'en différenciant.

C'est la raison pour laquelle, mesdames et messieurs, la psychanalyse, d'un ratage, produit une réussite.

Je vous remercie.